

DU MÊME AUTEUR

L'Immeuble Yacoubian, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 843, 2007.

Chicago, actes Sud, 2007 ; Babel n° 941, 2008.

J'aurais voulu être Egyptien, actes Sud, 2009.

ALAA EL ASWANY

J'AURAI VOULU ÊTRE ÉGYPTIEN

roman traduit de l'arabe (Egypte)
par Gilles Gauthier

Titre original :

Niran Sadiqa

© Alaa El Aswany, 2004

publié avec l'accord de

The American University in Cairo Press

© ACTES SUD, 2009

pour la traduction française

ISBN 978-2-7427-8990-0

BABEL

PRÉFACE

1

La première séance de cinéma au monde eut lieu au mois de décembre 1895 à Paris, boulevard des Capucines, dans le salon indien du Grand Café. Un an seulement plus tard, le cinéma arriva en Egypte. La première projection eut lieu en novembre 1896 à Alexandrie, dans une salle possédée par un Italien qui s'appelait Dillo Astrologo. Ce fut un événement extraordinaire dans la vie des Egyptiens et des étrangers résidant en Egypte et les journaux de l'époque étaient pleins de commentaires enthousiastes sur la nouvelle invention. Le prix élevé des billets n'empêchait pas les gens d'accourir. La projection, qui durait à peu près une demi-heure, consistait en plusieurs scènes dont aucune ne dépassait quelques minutes. Il s'agissait généralement de spectacles de la vie quotidienne dans les rues, les forêts ou sur les mers. Les thèmes avaient beau être naïfs et le tournage primitif, les gens s'éprouvèrent passionnément de cinéma. Ils payaient leur billet, se précipitaient dans la salle de projection et s'installaient sur leurs sièges

dans l'attente du moment magique où, dans l'obscurité totale, les scènes allaient apparaître sur l'écran. La jouissance que ressentaient ces spectateurs qui voyaient pour la première fois la vie réelle sur l'écran était sans aucun doute beaucoup plus grande que celle que nous procure aujourd'hui le cinéma. Mais cette grande jouissance fut à l'origine d'une difficulté inattendue : dans l'état de profonde émotion qui s'emparait d'eux lorsqu'ils regardaient le film, les spectateurs vivaient les événements complètement de l'intérieur, imaginant que ce qu'ils avaient sous les yeux était réel. Ils étaient effrayés lorsqu'ils voyaient une mer agitée par de grosses vagues et, si apparaissait sur l'écran un train rapide crachant une fumée épaisse, beaucoup d'entre eux se mettaient à pousser de véritables cris d'effroi et à se précipiter à l'extérieur de la salle de peur que le train ne les écrase. Comme ces incidents gênants se reproduisaient, Dillo Astrologo, le propriétaire du cinéma, imagina une nouvelle méthode : il attendait les spectateurs munis de leurs billets à l'entrée de la salle et, avant qu'ils n'aillent s'asseoir, il les conduisait devant l'écran qu'il prenait dans sa main en disant :

— Cet écran n'est rien d'autre qu'un morceau d'étoffe, pas très différent d'un drap de lit. Les images que vous allez voir se reflètent sur cet écran. Elles n'en proviennent pas. Dans quelques instants vous allez voir un train rapide. Souvenez-vous, mesdames et messieurs, que c'est simplement l'image d'un train et que, par conséquent, il n'y a pas de danger pour vous.

Lorsque nous lisons cela maintenant, plus de cent ans plus tard, la frayeur qu'éprouvaient les spectateurs en voyant l'image du train nous paraît étrange et même risible. Cependant, certains lecteurs continuent malheureusement à faire de nos jours dans la littérature le même amalgame entre ce qui est imaginaire et ce qui est réel. Comme de nombreux romanciers, j'ai souvent souffert de ce problème. Par exemple dans *L'Immeuble Yacoubian* j'ai représenté Abaskharoun et Malak, deux frères coptes pauvres, sous les traits de personnages astucieux, pittoresques et aimables, mais qui dans leur lutte pour la subsistance n'hésitent pas à mentir et à voler. Une fois le livre publié, j'ai rencontré un ami copte qui m'a dit sur un ton de reproche :

— Comment oses-tu montrer des personnages coptes aussi méprisables ?

Je lui répondis – sans le convaincre – que je n'avais pas décrit la personnalité copte égyptienne en général mais seulement des personnages littéraires qui se trouvaient être coptes. Le roman est plein, par ailleurs, de personnages musulmans corrompus et l'on ne peut pas en conclure que tous les musulmans sont corrompus.

Dans mon roman *Chicago*, j'ai introduit le personnage de Cheïma, une jeune fille voilée qui quitte la campagne égyptienne pour aller étudier à Chicago et que son séjour en Amérique conduit à remettre en question son éducation conservatrice. Cette jeune fille tombe amoureuse d'un de ses condisciples et peu à peu se développe entre eux une relation physique.

Comme le roman était publié en feuilleton dans le journal *El Destour*, je recevais chaque semaine mon lot d'injures et de malédictions de la part des lecteurs extrémistes religieux, car, en présentant un personnage de jeune fille voilée qui reniait ses principes, j'offensais à leurs yeux toutes les musulmanes voilées et par conséquent l'islam lui-même.

Il y a longtemps que je me pose la question suivante : qu'est-ce qui pousse un lecteur intelligent et cultivé à considérer que le comportement d'un personnage littéraire dans une histoire imaginaire vise à offenser la religion ou un groupe social ? La cause de cet amalgame, pour être de bonne foi, ne pèse pas entièrement sur les épaules du lecteur. Elle tient par des fils très ténus à la nature même de la littérature, et ceci pour deux raisons :

– La première est qu'une grande partie du plaisir que procure la littérature vient de ce qu'elle nous confère le pouvoir de l'imagination. Nous prenons plaisir à imaginer les événements du roman et ses personnages comme bon nous semble. Cette imagination ne peut pas s'épanouir sans une part d'illusion, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas prendre plaisir à la lecture sans avoir l'illusion, à un moment donné, que ce que nous lisons n'est pas une invention, mais que cela est réellement arrivé. (C'est pour donner cette illusion que l'on éteint les lumières dans les salles de spectacle, que ce soit au cinéma ou au théâtre.) L'amalgame qui se fait dans l'esprit de

certaines entre ce qui est imaginaire et ce qui est réel est donc le signe que l'artiste a parfaitement réussi son œuvre, puisqu'il est parvenu à faire naître l'illusion dans l'esprit du lecteur. Mais cette illusion devient excessive dès lors qu'elle entraîne, comme ici, une confusion entre l'image et la vérité.

– La deuxième est que la littérature est l'art de la vie. Le roman, c'est "de la vie sur du papier, qui ressemble à la vie de tous les jours en plus profond, en plus séduisant, en plus beau". De ce fait la littérature n'est pas un art isolé mais, comme la vie même, elle interfère avec les sciences humaines, l'histoire, la sociologie, l'ethnographie. Cette interférence est une arme à double tranchant. D'un côté le romancier y trouve une profusion d'éléments pour son œuvre, mais en contrepartie c'est cela qui pousse malencontreusement certains à lire les œuvres littéraires comme si elles étaient des travaux de recherche sociologique. Ce qui est une grossière erreur. L'homme de lettres n'est pas un chercheur scientifique. C'est un artiste qui est marqué dans sa sensibilité par des personnages de la vie quotidienne et qui essaie de les faire passer dans son œuvre. Ces personnages traduisent une vérité humaine, mais pas obligatoirement une vérité sociologique. Le travail littéraire peut nous donner des indications utiles sur une société donnée, mais il ne peut pas en présenter la substance au sens scientifique du mot. La sociologie, par ses études sur le terrain et ses recherches théoriques, par ses statistiques et par ses tableaux, est seule capable d'exposer la réalité scientifique d'une société, ce qui

n'est absolument pas le rôle d'un roman ou d'une poésie. Le personnage de la jeune fille égyptienne voilée dans un roman peut donner une idée des sentiments de certaines jeunes filles voilées et de leurs problèmes, mais, à coup sûr, elle ne représente pas toutes les jeunes filles voilées d'Égypte. Celui qui veut connaître la vérité en ce qui concerne le voile doit lire des études faites par des sociologues sur ce sujet.

Pourquoi ai-je écrit ces mots ?

Parce que cet amalgame entre l'imaginaire et le réel, entre le travail littéraire et les études sociologiques, a poursuivi et frappé de malédiction mon roman *Les Feuilles d'Issam Abd el Ati* qui, à cause de cela, a été interdit de publication pendant de longues années. Comment cela est-il arrivé ?

2

De retour en Égypte après mes études aux États-Unis à la fin des années quatre-vingt, je décidai de consacrer tous mes efforts à devenir écrivain, mais en même temps je devais travailler comme dentiste pour gagner ma vie. Je partageai ma vie en deux parties complètement séparées : la vie ordonnée et sérieuse d'un dentiste respectable et la vie de l'écrivain, libre et complètement débarrassée d'entraves sociales et de préjugés. Chaque jour, après avoir terminé mon travail, je me lançais à la découverte de la vie sous ses formes les plus authentiques et les plus déroutantes. Je fréquentais les lieux les plus étranges

et je faisais la connaissance des personnalités les moins conventionnelles. Ce qui m'y poussait était une irrésistible curiosité et un véritable besoin de comprendre les gens et d'apprendre d'eux. Combien de nuits ai-je passées en soirées tumultueuses et insolites, avec des personnages qui éveillaient mon intérêt. Ensuite, je devais revenir à la maison prendre un bain et boire rapidement une tasse de café avant de repartir pour travailler à l'hôpital ! Jour après jour, je composais ainsi mon propre répertoire de personnalités surprenantes. J'ai fréquenté des pauvres et des riches, des politiciens retirés et d'anciens princes ruinés, des alcooliques et des repris de justice, des prostituées et des extrémistes religieux, des voleurs à la tire, des escrocs et des gangsters, tout en continuant à maintenir rigoureusement la distance entre mon travail du jour et la nuit.

Parfois des problèmes survenaient malgré moi : un soir où je me trouvais dans un bar de troisième catégorie du centre-ville, éclata tout à coup, vers la fin de la nuit, une violente bagarre entre deux ivrognes. L'un des deux entraîna l'autre dans la rue et commença à le frapper. Quelques consommateurs bien intentionnés se précipitèrent pour les séparer et pour les réconcilier. Bien sûr, ce spectacle était accompagné d'éclats de voix, de cris et de jurons infamants et nous entendîmes vite s'ouvrir une fenêtre de l'immeuble d'en face, à laquelle apparut un homme au visage ensommeillé. Furieux, il se mit à crier et à nous menacer d'appeler la police si nous n'arrêtons pas immédiatement ce vacarme. Je levai